



De Caracas à Paris, l'odyssée sans fin d'une « mule » chargée de cocaïne

Par Nicolas Bourcier

Publié aujourd'hui à 00h22, mis à jour à 19h44

III Réservé à nos abonnés

Favoris



Partage



ENQUÊTE | **Après un périple de six semaines, un jeune Vénézuélien a été arrêté pour avoir passé un kilo de cocaïne dans son estomac. Son témoignage aide à comprendre les rouages des réseaux mafieux.**

Les yeux perdus au fond du verre d'eau posé sur la table, il parle du ton neutre et monocorde de ceux qui ont sombré d'un coup, comme ça, sans bruit, au terme d'un cycle de vie désespérant. Belle gueule au regard sombre, 35 ans et autant de fractures mal réduites et de blessures jamais guéries, ce modeste père de famille vénézuélien chuchote comme un conspirateur en déroute. *« J'avais peur évidemment, la route, les trafiquants, les dangers, mais jamais je n'aurais pensé à un tel naufrage. »*

Marvin – un prénom d'emprunt, comme ceux de certains témoins et trafiquants cités dans cette enquête –, rêvait depuis longtemps de Paris, mais pas de cette façon. Voilà plus de trois mois qu'il erre dans les rues de la capitale. Arrêté le 3 mars 2020 pour trafic de drogue, il a purgé sa peine de prison à la maison d'arrêt d'Osny-Pontoise, dans le Val-d'Oise, avant de se retrouver dehors, avec pour seul papier un avis d'expulsion. Un avis inapplicable, les vols pour Caracas étant suspendus par Air France en raison de la situation sécuritaire sur place depuis 2019. La pandémie de Covid-19, elle, n'a rien arrangé.

La faute de Marvin : avoir porté dans son ventre des capsules de cocaïne d'Amérique latine en Europe. Le temps d'un voyage, il a été une « mule », un de ces « bouletteux », comme les policiers français surnomment les transporteurs *in corpore* utilisés par les réseaux de trafiquants internationaux. En ce début mars 2020, Marvin avait avalé 1 kilo de poudre blanche, soit 105 petits ovules plastifiés ; Daniela, une compatriote arrêtée en même temps que lui, 1,2 kilo, dont quelques sachets dans l'anus et le vagin. Le troisième, Juan, 700 grammes. D'un trait, Marvin lâche : *« Tout le monde au Venezuela connaît quelqu'un qui a essayé, ou du moins, envisagé de faire le voyage. »*

Le « barrio » pour unique horizon

Cet homme aux cheveux courts sur les côtés, coiffés proprement sur le dessus, a

la hantise de se raconter. Surtout ne pas donner son nom, ni aucune indication sur son quartier d'origine, un des trop nombreux *barrios* de Caracas, ces zones de bric et de broc où la pauvreté le dispute à la faim. La peur des représailles, dit-il, contre sa famille, sa compagne, ses enfants.

C'est à peine s'il évoque un quotidien tristement banal fait de misère et d'accablement. « *Tout le monde se connaît, tout est quadrillé par les réseaux du régime de Nicolas Maduro, les chavistes, les gangs et délateurs occasionnels.* »

Marvin affirme n'avoir jamais rien demandé ni aide du gouvernement ni passe-droit. Ses maigres revenus provenaient de travaux manuels, un peu de peinture, des petits boulots. Sa mère l'a élevé seule. Jamais un larcin, aucune embrouille, mais le *barrio* pour unique horizon. Un jour, il a bien tenté de trouver un travail en province. En vain. Il est revenu. Plusieurs fois, il s'est couché avec ses enfants sans manger, parfois même plusieurs nuits de suite. Il hausse les épaules. Comme si le fait de dormir le ventre vide était devenu la nouvelle norme au Venezuela.

De 4 000 à 5 000 dollars

Son odyssée a commencé par le coup de fil d'un ami d'enfance. Nous sommes en décembre 2019, et celui-ci lui demande s'il est disposé à aller jusqu'à Amsterdam pour 4 000 à 5 000 dollars (de 3 300 à 4 100 euros). « *J'ai laissé venir, glisse-t-il. C'est une sacrée somme dans un pays où il n'y a plus rien.* » L'ami connaît un couple qui a fait le voyage. Au retour, ils ont acheté une boutique. Leur vie a changé.

Marvin contacte l'intermédiaire désigné par son ami. Rendez-vous est pris dans un café de Caracas où une femme et un homme se présentent à lui. Ils montrent sur leurs portables des photos de Vénézuéliens tout sourire à Paris et à Amsterdam. La femme prétend s'appeler Suzanne, et dit qu'à chaque fois qu'un transporteur part pour la première fois « *il réussit* ». Au pire, en cas d'interpellation, « *il est expulsé car ce type de petit trafic n'est pas un souci dans ces pays* ».

La confiance s'installe. Marvin comprend vite que ces voyages reposent sur un

vaste réseau international : « *C'est un gros business et cela saute immédiatement aux yeux : le deal est de 4 000 dollars pour 1 kilo de cocaïne ingurgité et 400 dollars pour chaque 100 grammes avalés en plus. Si tu n'as pas de passeport, ils t'en procurent un pour 400 dollars. Tout le reste est pris en charge. Les rabatteurs comme Suzanne, je l'apprendrai plus tard, gagnent, eux, 1 000 dollars pour chaque personne recrutée.* »

Malgré les réticences de sa compagne, Marvin accepte. « *J'avais vu une émission de télé sur les problèmes liés au trafic, mais la situation n'était plus tenable* », lâche-t-il. Et puis ceci, d'une voix redevenue triste : « *J'avais confiance en moi.* »

Un minibus pour le Brésil

Lors d'un deuxième rendez-vous, il donne à Suzanne son passeport, qu'elle photographie avec son téléphone. La jeune femme l'informe qu'il devra se rendre d'abord au Brésil, à Boa Vista, la capitale de l'Etat du Roraima. C'est là, d'après elle, qu'il sera mis en relation avec « *un Nigérian* » chargé de lui donner les consignes pour la suite. Suzanne précise juste qu'il s'agit d'une organisation habituée à « *travailler* » avec Amsterdam. « *Je n'ai pas posé plus de questions* », admet Marvin.

Le 24 janvier 2020 au matin, dans une des gares routières de Caracas, il monte, son baluchon sur l'épaule, dans un minibus. Direction la frontière brésilienne, à 1 300 kilomètres de là. Trois autres candidats sont du voyage. Lui ne sait rien d'autre, excepté qu'il devra appeler Suzanne une fois à destination et que « *l'organisation* », comme il dit désormais, a son nom et sa photo.

Le trajet dure deux jours. A la gare routière de Boa Vista, il téléphone comme convenu à Suzanne. Celle-ci le fait patienter le temps de contacter « *le chef* ». Elle rappelle et dit à Marvin de se rendre à l'hôtel Acesso Rapido avec les trois autres passagers. Dans le taxi, Marvin utilise le Wi-Fi de la voiture pour joindre sa compagne et la rassurer. A l'hôtel, personne ne les attend. Le hall de réception est noir de monde, entre vingt-cinq et trente voyageurs, « *tous vénézuéliens* ».

A 18 heures, Marvin apprend que le « *chef* » a besoin d'un peu de temps et que,

de toute façon, il ne se montre que la nuit. Après une longue attente, on leur demande de se rendre dans un autre hôtel, à vingt minutes en voiture, l'Acesso Rapido étant complet. Un taxi les dépose dans un quartier un peu plus chic. Et là, devant l'enseigne, nouveau coup de téléphone : ils doivent revenir et s'installer au 3 Nações (3 nations), un établissement proche de l'Acesso Rapido. Toujours pour une histoire de places.

Rencontre avec « le chef »

Au dîner, les quatre voyageurs rencontrent enfin le « chef ». L'homme, que tout le monde ici appelle Henry, est bien Nigérian. Grand, costaud, très « Nike-lunettes-tee-shirt-jogging » ; d'après Marvin, il se montre « *affable et intentionné* ». Devant une bouteille de Coca-Cola – Henry ne boit pas d'alcool –, il leur explique qu'ils ne devront désormais se déplacer qu'en taxi, « *jamais à pied ni en transports publics* ». Leur tour viendra pour le départ, mais il leur faudra patienter le temps que la drogue soit livrée. D'ici là, il leur conseille de manger chaque jour en quantité pour agrandir leur estomac.

Même s'il ne s'en doute pas encore, Marvin vient d'entrer dans les rouages d'un réseau mafieux nigérian, des organisations aussi secrètes que violentes. Enracinées depuis des décennies au Nigeria, leurs ramifications se sont progressivement étendues en Europe, surtout en Italie. Leurs parrains ont su conquérir de nouveaux marchés, jusqu'à grignoter du terrain en Amérique latine. Organisés autour de confraternités, les « cults », dont les membres actifs seraient plus de 1 million au Nigeria, ces réseaux ont établi des liens à travers une nébuleuse de cellules, plus ou moins autonomes, avec les cartels colombiens et mexicains et les gangs brésiliens.

Lire aussi

[L'odyssée criminelle de la mafia nigériane](#)

Marvin n'abordera jamais le sujet avec ses interlocuteurs. Eux garderont le silence, n'évoquant à aucun moment leurs structures et mode de fonctionnement, ni devant lui ni devant les autres « mules ». « *Même si*

l'atmosphère était plutôt détendue en apparence, la règle voulait que chacun reste à sa place. »

« Henry était un peu notre père à tous, il payait et organisait tout. Les repas se prenaient dans un self où tout était réglé d'avance »

Au deuxième jour, les quatre voyageurs sont conviés à s'installer à l'Acceso Rapido. L'hôtel, une simple bâtisse en béton d'un seul étage, est tenu par Kevin, un Nigérian de 42 ans. Propriétaire et également pasteur de l'église nigériane locale, il enregistre chaque nuit, par petits groupes, les personnes en partance ou sur le retour. *« Ces va-et-vient étaient à chaque fois l'occasion de faire la fête, se souvient Marvin. Oui, je me sentais bien. Avec tous ces Vénézuéliens, j'étais en confiance. »*

Le séjour à Boa Vista dure vingt-deux jours. *« Henry était un peu notre père à tous, il payait et organisait tout. Les repas se prenaient dans un self à proximité où tout était réglé d'avance. Quand il venait, il demandait sans arrêt plus de nourriture, des pizzas, des pâtes... Parfois, il envoyait l'un de nous chercher du liquide à la Western Union. »* Seule restriction : les sorties de l'hôtel ne peuvent se faire sans permission. *« Nous étions sous surveillance. Un jour, on nous a interdit de sortir des chambres, un Nigérian s'était fait arrêter en ville. »*

Un autre jour, Marvin apprend qu'il part pour Manaus. Douze heures de route, la nuit, à cinq cette fois-ci. A peine arrivés, direction l'aéroport afin de prendre un avion de ligne jusqu'à Belém, où ils passeront la nuit à l'hôtel.

Le lendemain, nouveau vol, pour Macapa cette fois-ci, capitale fédérale de l'Amapa, l'Etat frontalier de la Guyane française, seule frontière de l'Union européenne en Amérique du Sud. Chacun d'eux a en poche 400 dollars, 100 euros et 150 reais (22 euros), la monnaie brésilienne. *« Suffisamment pour entrer sur le territoire guyanais où il faut montrer qu'on a de quoi payer les dépenses quotidiennes »,* souligne Marvin.

Un simple « touriste » en Guyane

A Macapa, ils prennent un bus en direction de la ville frontière Oiapoque. La route est chaotique, interminable. Une fois arrivés, ils embarquent en pleine nuit dans une pirogue pour traverser le fleuve et rejoindre Saint-Georges.

Nouveau taxi, direction la douane française, passage obligé pour obtenir le cachet d'entrée sur le passeport, et signifier qu'ils sont en règle. Les ressortissants vénézuéliens n'ont pas besoin de visa pour entrer sur le territoire français.

Lire aussi

[En Guyane, de la coke et des hommes](#)

A l'agent Marvin explique être en Guyane pour faire du tourisme. La preuve : il a une réservation d'hôtel et une assurance voyage. Tout est sur son téléphone, enregistré sur WhatsApp depuis Boa Vista, où les démarches ont été effectuées au sein même de l'hôtel Acesso Rapido. But de la manœuvre : entrer légalement sur le sol guyanais pour ensuite pouvoir embarquer pour l'Europe.

Le passeport tamponné en poche, ils appellent un certain Mike, le cousin d'Henry. « *C'est lui qui est chargé de la suite* », précise Marvin. Les cinq louent alors un taxi van pour Cayenne à 40 euros la place. En ville, le chauffeur appelle un autre taxi qui leur prend 20 euros chacun pour les conduire à l'autre bout de la Guyane, dans le nord-ouest, à Saint-Laurent-du-Maroni, la ville frontière avec le Suriname.

Le Suriname, épice de trafic de drogue

Il est 23 heures, aucun d'entre eux n'a dormi durant le trajet. La chaleur est étouffante, l'embarcadère désespérément vide. Il est trop tard pour prendre une pirogue à destination de l'autre rive, côté Suriname, le pays où la drogue leur sera remise. Ils rejoignent à nouveau Mike, lequel appelle un autre taxi qui parvient à faire venir une petite embarcation. Il leur faut déboursier 20 euros

pour la traversée. *« C'est 5 euros en temps normal »*, marmonne Marvin. Pour la première fois, le jeune Vénézuélien ressent une certaine inquiétude. *« L'endroit était lugubre et on a bien compris qu'on ne devait pas s'attarder. Un marchand ambulant qui passait par là nous a regardés avec de grands yeux et a dit de faire attention à nous. »*

Sur l'autre rive, un taxi les conduit en bordure de la commune d'Albina. Deux policiers les attendent. Le groupe montre ses passeports et donne 120 euros en liquide par personne, le prix à payer pour ne pas avoir de tampon surinamais. *« C'est la procédure à suivre, nous avait expliqué Mike, une trace de notre passage au Suriname éveillerait les soupçons des douaniers français. C'est aussi la raison pour laquelle nous avons fait cette longue route en passant par le sud. »*

Dans un hôtel des environs de la capitale du Suriname, Paramaribo, « il n'y avait aucune limite pour nous donner de l'argent et aller manger dehors »

Suriname. Le nom de cette ex-colonie néerlandaise claque comme une évidence. Ce pays de moins de 600 000 âmes est connu pour être le narco-Etat de toute la région. L'ancien président putschiste récidiviste Dési Bouterse a été condamné en 1999 à onze ans de prison par contumace par un tribunal de La Haye pour trafic de cocaïne. C'est sous son règne (tour à tour dictateur de 1980 à 1987, président à poigne élu en 2010, et réélu en 2015 jusqu'en juillet 2020) que ce confetti de l'immense jungle amazonienne est devenu l'épicentre du trafic de drogue et lieu de transit pour les « mules » à destination de l'Europe.

Encore deux heures de route et les voilà, déposés par le taxi, devant un hôtel des environs de la capitale, Paramaribo. *« Tout le monde connaissait Mike et Henry, des chauffeurs de taxi jusqu'aux deux policiers à la frontière. »* Mike est là, debout devant eux. Un grand type avec une cicatrice sur le bras, qui les salue et leur demande en souriant de rendre l'argent leur restant. *« Il savait faire et paraissait même encore plus aimable qu'Henry »*, souligne Marvin. Autour d'eux, une bonne douzaine de personnes. *« Cela faisait beaucoup de gens, tous prêts à*

partir, dans l'attente d'un arrivage de cocaïne. »

Lire aussi :

Suriname : drogue, armes et présidence

Mike parle espagnol. Il dit avoir vécu à Caracas. Tout comme Henry, il est attentif à la quantité de nourriture avalée par ses hôtes. *« Du poulet et du poulet, tout le temps, même du KFC, glisse Marvin. A la différence de Boa Vista, il n'y avait ici aucune limite pour nous donner de l'argent et aller manger dehors. »* Dans le centre-ville, en taxi, le groupe commence à avoir ses habitudes à l'El Sabor de Lori, une échoppe tenue par des compatriotes, avec ses galettes de maïs arepa et sa télévision branchée sur la chaîne publique vénézuélienne Telesur.

Un jour, la mécanique du quotidien s'enraye à la suite d'un appel en provenance de Boa Vista. Le groupe apprend que quatre Vénézuéliens ont disparu à Paris. Marvin tient l'info d'une des « mules » qu'il avait croisées là-bas, au Brésil. *« Il se disait qu'ils avaient été peut-être kidnappés par des gangs nigériens rivaux pour récupérer la drogue. C'est là que j'ai appris que cela pouvait arriver. »* Mike décide alors de couper les communications avec Boa Vista. Les groupes sont isolés. *« L'ambiance est devenue difficile, ils m'ont séparé des autres, par peur certainement qu'on prenne la porte ou renonce au dernier moment. »*

« Se faire beau pour Paris »

Les jours passent, la tension finit par retomber. Marvin retrouve les autres à table et tue le temps en se goinfrant aux frais de l'organisation. Aucune nouvelle liée à la supposée « disparition » des « mules » à Paris ne viendra plus perturber leur séjour. D'après l'enquête du *Monde*, qui a pu s'entretenir avec l'un d'eux, les quatre Vénézuéliens n'avaient pas été « kidnappés » mais arrêtés par la police, le 23 février 2020, lors d'une intervention dans un Hôtel F1 de la banlieue parisienne, au lendemain de leur arrivée en France.

Le 1^{er} mars, Mike annonce que le départ pour Paris est imminent. Marvin doit manger encore davantage. Il s'exécute, avale des plats chinois, du poulet, du

cochon, quasiment le double de ce qu'il s'était forcé à ingurgiter ces cinq dernières semaines. Dans la soirée, Mike l'emmène chez un coiffeur. « *Il faut se faire beau pour Paris* », s'amuse-t-il. Les cheveux impeccables, ils font le tour des boutiques pour acheter des vêtements, un manteau d'hiver, une veste chic et un grand sac de sport avant que Mike le reconduise à l'hôtel dans sa Mercedes.

A minuit, débute la séance d'ingestion des capsules. Ils sont quatre dans une chambre, Daniela, Juan, Marvin et un homme au fort accent maracucho (nord-ouest du Venezuela), dans le rôle du superviseur. « *Il était rude mais connaissait son affaire*, dit Marvin, *il a tout de suite commencé en nous donnant un protecteur gastrique.* »

Il faut pencher la tête en arrière comme un avaleur de sabre et ingurgiter la boulette dans le sens de la longueur pour éviter qu'elle se bloque dans la gorge

La porte s'ouvre. Chaque candidat au voyage se voit poser devant lui une grande assiette creuse avec une cinquantaine de capsules en forme de cylindres aux bords arrondis. Différents formats sont proposés, une gamme répartie entre 7 et 12 grammes. Marvin choisira celles de 8 et 10 grammes, les plus gros calibres étant réservés aux habitués, laisse entendre le « superviseur ».

« *L'ingestion des capsules est très pénible* », grimace-t-il. A chaque boulette, les mêmes gestes. D'abord, tremper l'ovule dans un liquide pour mieux le faire glisser dans la gorge. « *L'idéal, nous a expliqué le Maracucho, est une soupe de poulet. Vu que nous étions pressés, nous n'avions eu que du Gatorade.* » Ensuite, pencher la tête en arrière comme un avaleur de sabre et ingurgiter la boulette dans le sens de la longueur pour éviter qu'elle se bloque dans la gorge. « *Pour moi, une capsule sur cinq ne passait pas. A chaque fois, je devais recommencer.* » Marvin souffre, mais il fait au mieux, tenter de se concentrer, d'éviter le regard des autres, de ne penser à rien. Avaler, c'est tout.

Deux heures de calvaire

Sa gorge est en feu. Il demande une pause cigarette. Le « superviseur » accepte mais dit que ce n'est pas très indiqué. Il lui donne un antidiarrhéique et lui conseille de sautiller pour mieux faire passer les capsules. Marvin s'exécute. Le calvaire dure près de deux heures. Son voisin mettra, lui, sept heures pour avaler 700 grammes.

Après une courte nuit, Marvin se lève avec une envie pressante. Seize capsules sont ainsi expulsées. Il les lave avec le flacon de bain de bouche de l'hôtel et les avale à nouveau. Le Maracucho avait prévenu : depuis trois-quatre ans, les ovules sont confectionnés à l'aide de machines spéciales et de bandes plastifiées. « *Il insistait pour dire qu'ils étaient sûrs, résistaient à l'action des sucs gastriques pendant six ou sept jours dans l'estomac et pouvaient être réingurgités. Il semble qu'il avait raison.* »

Lire aussi

[De Cayenne à Paris, le chemin des « mules » pleines de cocaïne](#)

Cette fois, ils sont prêts. Mike appelle un taxi. Il leur donne à chacun 500 euros, et 100 euros supplémentaires à la jeune Daniela qui paiera la chambre à Paris. Ils se serrent la main. C'est la dernière fois qu'ils le verront.

Le trajet en voiture de Paramaribo à Cayenne est d'un peu plus de cinq heures. A bord d'un ferry, au passage du fleuve Maroni, le chauffeur de taxi les accompagne. Là, celui-ci les remet directement, sans passer par la douane, à un autre chauffeur qui les attend. « *Depuis que nous avons ingurgité les capsules, nous étions accompagnés et surveillés en permanence, comme des colis précieux.* » Un autre taxi, avec trois autres « mules » qu'il ne connaît pas, fait la route avec eux jusqu'à l'aéroport de Cayenne. « *La tension était forte. Nous n'avons échangé aucun mot durant tout le trajet.* »

Envol pour Paris

Devant le parking de l'aéroport, le groupe doit se séparer pour pénétrer dans le hall sans éveiller les soupçons. Marvin se fait enregistrer au comptoir d'Air

France. Il donne son passeport, montre les références de son billet, aucune question. Il dépose ensuite son sac, passe la douane, toujours aucune question. Il n'y a qu'au passage du portique de sécurité, au moment de l'embarquement, qu'un agent le met à l'écart afin de vérifier qu'il ne transporte pas des explosifs. Un prélèvement sur ses mains est effectué à l'aide d'une tige en coton. Le spectromètre est négatif. Embarquement autorisé.

« A ce moment précis, la tension est redescendue, je me suis même senti calme, presque apaisé. Au Venezuela, on a constamment peur, un contrôle de police, un barrage de miliciens, des bandits... qu'on finit par être habitué au stress. » A 19 heures, l'avion décolle. Marvin s'endort, non sans avoir au préalable repéré une dizaine de compatriotes à bord.

A Orly, une assurance de voyage AXA et une réservation d'hôtel en poche, il franchit la douane sans encombre. *« Bienvenue en France »*, lui lance l'agent. Marvin récupère son sac de sport et s'engouffre seul dans un taxi. *« Après l'épisode de la disparition des quatre Vénézuéliens, on m'avait dit de faire attention et de prendre un taxi régulier, pas un taxi fantôme où il y a le risque de kidnapping. Certains rabatteurs peuvent être de mèche avec des gangs. »*

Dans sa chambre, il lave les capsules à l'eau chaude et les glisse dans des chaussettes. Les ordres étaient clairs : « Déstresser et dormir, attendre le coup de fil d'Henry »

Une réservation a été faite sur Expedia, dans un hôtel situé non loin de la gare du Nord. Deux nuits bookées à son nom, pour un total de 220 euros. Vers 7 heures du matin, Marvin expulse 45 capsules. Puis 50. Neuf restent dans son corps. Dans sa chambre, il lave les capsules à l'eau chaude, enlève le premier film plastique qui les entoure et les glisse dans des chaussettes. Par réflexe, il bloque sa porte avec une chaise. Les ordres étaient clairs : *« Déstresser et dormir, attendre le coup de fil d'Henry. »*

Le 3 mars au matin, il retrouve Daniela et Juan dans le hall de leur propre hôtel. La jeune femme rassemble toutes les capsules dans son sac. Taxi direction la

La jeune femme rassemble toutes les capsules dans son sac. Puis, direction la gare routière de Bercy. La consigne ? Prendre des billets de car pour Amsterdam sur la compagnie Eurolines. Au guichet, on leur dit qu'il n'y a plus de places, excepté plus tard dans la journée. Aussitôt alerté, Henry leur donne le feu vert pour prendre une autre compagnie, FlixBus, qui a de la place dans l'heure. Daniela achète les billets et paie pour les trois.

Après une première halte à l'aéroport Charles-de-Gaulle, le car repart mais s'arrête à nouveau, après à peine dix minutes de route. Contrôle des douanes. La fouille des sacs révèle aux policiers le pot aux roses. Après vérification des billets, les trois Vénézuéliens sont plaqués au sol et menottés. Marvin ne résiste pas. « *Je n'ai jamais pensé avoir été suivi*, dit-il, le ton las. *La seule chose étrange pendant ce voyage a été le comportement du chauffeur du car, fuyant et préoccupé.* » Et puis ceci : « *Notre erreur est d'avoir acheté les billets d'une traite. Nous aurions dû prendre les tickets séparément, comme cela avait été fait pour l'avion.* »

Seulement 15 % des « mules » sont appréhendées

Ils sont conduits à Charles-de-Gaulle pour effectuer un scanner, puis à l'Hôtel-Dieu, l'hôpital où Marvin passe la nuit, le temps d'évacuer les neuf capsules restantes. Vient ensuite le transfert à la Préfecture de police, où il restera quatre jours. « *Les agents ont tous été toujours très gentils avec moi, sauf un, un imbécile qui m'a provoqué et répétait que j'étais Pablo Escobar.* » Selon le traducteur qui lui est attribué, le niveau de pureté de la cocaïne qu'il transportait est de 97 %, soit largement plus de 70 euros le gramme vendu au détail, et donc une valeur globale supérieure à 70 000 euros. Il ajoute qu'il n'a pas eu de chance. D'après les estimations du ministère de l'intérieur, seulement 15 % des « mules » sont appréhendées, près de deux cas par jour à Orly.

Le 7 mars, Marvin est placé en détention provisoire et transféré à la prison d'Osny, dans l'attente d'une première comparution devant un juge. Celle-ci est prévue le 18 mars. Survient le confinement, et l'audience est reportée au 28 avril. Marvin pleure : « *Le 7 mars est l'anniversaire d'un de mes fils.* » En cellule, il remplit tous les jours un cahier d'écolier à carreaux. Il écrit pour mémoire, pour ses enfants, sa compagne, sa mère. Des pages et des pages noircies d'une écriture dense et sensible.

écriture dense et sensible.

« *Tout cela aurait pu être évité si, peut-être, j'avais réfléchi aux conséquences de la décision que j'ai prise.* » Ou ceci : « *Quand tout s'écroule sur vous et que vous pensez que votre vie est terminée, c'est là que vous réalisez que vous avez vraiment échoué.* » Il pleure encore. « *Les gardiens de prison étaient très compréhensifs.* » Au premier coup de téléphone à sa compagne, il apprend qu'elle a reçu des menaces d'Henry. Il lui demande d'envoyer un message pour lui expliquer sa situation avec pour preuve le nom de la prison française.

8 400 euros d'amende, un an de prison

Le 28 avril, la comparution devant la juge se fait en visioconférence. Il retrouve Juan, l'un de ses compagnons d'infortune. C'est là qu'il détaille à la juge la situation catastrophique de leur pays, pourquoi les gens ont faim et pourquoi lui a choisi cette voie.

Comment, aussi, des groupes mafieux en profitent et comment il se sent doublement victime. Le parquet requiert 8 400 euros d'amende, deux ans de prison et l'expulsion du territoire. Après concertation, Marvin est condamné à un an de détention et 3 400 euros d'amende. Il mettra du temps à comprendre.

En prison, il demande à travailler à l'atelier. Il se comporte bien, obtient une réduction de peine automatique de trois mois, puis un mois en raison du coronavirus, et près de deux de plus pour bonne conduite. Sa libération lui est signifiée le 19 août. Mais la police l'emmène dans un centre de rétention pour migrants dans l'Essonne. Il y passera quatre-vingts jours à attendre un vol pour Caracas qui ne viendra pas. Sans billet ni passeport, retenu à la Préfecture, Marvin est finalement autorisé à quitter le centre le 3 novembre 2020.

Lire aussi

[Au Venezuela, une crise alimentaire « exponentielle »](#)

Il n'a plus aucun contact avec l'organisation. Henry n'a pas rappelé sa femme. La jeune Daniela est sortie libre le 7 décembre 2020. Juan lui est parti en Espagne

jeune Daniela est sortie libre le 7 décembre 2020. Juan, lui, est parti en Espagne. Marvin communique parfois avec eux, mais sans plus.

Après deux semaines reclus dans un temple évangélique, Lumière du monde à l'Haÿ-les-Roses (Val-de-Marne), il s'est tourné vers une association d'aide aux migrants latinos. A un collectif de journalistes indépendants vénézuéliens, Alianza Rebelde Investiga, il a raconté son histoire, de façon anonyme et toujours avec autant de pudeur. L'occasion, espère-t-il, de rappeler la crise de son pays et son corollaire, l'exploitation de cette misère.

L'avenir ? Marvin attend un éventuel vol pour « *au moins demander pardon* » à ses proches. Un recours aussi auprès des autorités pour obtenir une protection en tant que réfugiés et puis, pourquoi pas, des cours de français. Une chose encore : être cru quand il dit : « *Je ne suis pas un criminel* ».

Nicolas Bourcier